

— Chère Marguerite, comme vous avez dû souffrir !

— Oh ! oui, j'ai cruellement souffert ; mais j'oublierai tout si vous me venez en aide, si vous me servez de guide.

— Dieu m'est témoin que je voudrais le pouvoir. Malheureusement je ne connais Renée que par Pauline Lambert, mon amie de pension... C'est une lettre saisie ici, une lettre de Pauline me parlant de Renée, qui a donné lieu à la dernière erreur de la justice, erreur où le ridicule le dispute à l'odieux...

— Ainsi vous ne savez rien ! fit Marguerite au désespoir.

— Rien... sauf une chose cependant.

— Laquelle ? Parlez vite.

— Vous n'êtes pas seule à chercher Renée...

— Vous connaissez quelqu'un qui veut retrouver sa trace ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Votre neveu... mon sauveur.

— Paul !

— Oui, Paul dont j'ai reçu les confidences... les aveux... Vous souvenez-vous de quelques paroles prononcées par lui le jour des funérailles de M. Bertin ?

— Au sujet d'une jeune fille, d'une pensionnaire qu'il avait remarquée à Troyes ? Je m'en souviens.

— Cette jeune fille, cette pensionnaire, était Renée, qu'il aime de toute son âme ou plutôt qu'il adore... Il était venu me prier de demander à Pauline Lambert des renseignements sur sa famille, afin de savoir s'il avait quelque chance d'être agréé pour elle.

— Ainsi Paul aimait Renée ! Paul aimait ma fille ! balbutia Marguerite en essuyant ses larmes. Ah ! c'est Dieu qui a permis cette amour !...

Puis elle ajouta :

— Eh bien ! mademoiselle Lambert vous a-t-elle renseignée ?...

— Elle ne pouvait le faire... Elle ignorait comme vous ce qu'était devenue Renée, qui devait lui écrire et qui ne l'a pas fait.

— Ainsi, Paul la cherchait ?

— La retrouver était le but et l'espoir de sa vie...

— Eh bien ! qui sait s'il n'est point sur sa trace ? Il faut que je le voie, que je lui parle, que je l'interroge... Il faut qu'il m'éclaire...

— Je ne vous quitterai pas, mon amie... répliqua mademoiselle de Terrys. Nous le verrons ensemble... Si par lui vous retrouvez votre enfant, par lui je connaîtrai mes ennemis... Il veut me venger... je dois l'aider...

Allez-vous immédiatement chez votre neveu ?

— Oui.

— Eh bien ! accordez-moi quelques secondes et je serai tout à vous.

Honorine sonna sa femme de chambre et se fit habiller en grande hâte.

— Je suis prête... dit-elle en venant rejoindre madame Bertin.

La veuve et l'orpheline montèrent en voiture.

— Rue de l'École-de-Médecine, chez mon neveu... commanda Marguerite à son cocher.

La demie après sept heures sonnait au moment où le coupé faisait halte en face de la demeure de l'étudiant en droit.

Les deux femmes descendirent de voiture et entrèrent dans la maison.

— M. Paul Lantier est-il chez lui ? demanda Marguerite au concierge.

— Non, ma lame...

— Mais il va rentrer sans doute ?

— Pas aujourd'hui, madame...

— Vous en êtes sûr ?

— Oh ! parfaitement sûr... M. Lantier est parti ce soir en voyage...

Madame Bertin sentit son cœur se serrer douloureusement.

— En voyage ! répéta-t-elle.

— Oui, madame... et j'ai reçu tout à l'heure une dépêche pour lui, une dépêche très pressée peut être, que je ne pourrai lui remettre qu'à son retour.

— Savez-vous au moins si son absence doit durer longtemps ? reprit la veuve.

— Je ne crois pas, madame. Il est allé à Troyes ; sa rentrée à Paris coïncidera sans doute avec celle de mademoiselle Renée...

En entendant ce nom Marguerite tressaillit ; une émotion inexplicable s'empara de tout son être.

— Renée ! s'écria-t-elle. Vous avez dit Renée, n'est-ce pas ?

— Oui, madame... mademoiselle Renée... Une belle jeune fille... qu'il a sauvée de la mort... qu'il a soignée... qu'il a guérie... qu'il doit épouser... et qui est partie ce matin pour des affaires de famille...

— Oh ! c'est elle... c'est bien elle... reprit la pauvre mère en délire. Je ne puis douter que ce soit elle... Et ce matin, elle a quitté Paris ?

— Oui, madame...

— Seule ?...

— Oh ! non, madame... M. Paul ne pouvant l'accompagner, il l'a remise sous la garde de l'un de ses amis...

— Où est-elle allée ?

— Je l'ignore, madame...

— Et, quand doit-elle revenir ?...

— Peut-être demain...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... balbutia Marguerite avec un découragement profond. Attendre... attendre encore... savoir qu'elle est vivante... que je pourrai la voir... la serrer dans mes bras... et attendre... quel supplice ! ! !

Elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et poursuivit :

— Cette dépêche que vous avez reçue pour M. Paul Lantier, elle est de Renée, peut-être... Ne pourriez-vous l'ouvrir pour y chercher une indication ?

Le concierge prit un grand air de dignité blessée.

— Ouvrir une enveloppe ! répliqua-t-il ; Y pensez-vous ? madame.

— Vous avez raison... c'est vrai... je suis folle.

— Une seule personne pourrait se permettre de le faire.

— Une personne ? répéta Marguerite haletante.

— Oui... l'épouse d'un ami de M. Paul, autorisée par lui à cet effet... madame Isabelle.

— Eh bien ! allez chercher cette dame... je vous en supplie... je vous récompenserai largement... allez vite.

— Je le ferai de grand cœur pour vous obliger. Mais madame Isabelle est absente.

— Absente ! elle aussi ! murmura la pauvre femme écrasée par ces chocs successifs. Allons, tout m'échappe ! Ah ! que de tortures ! ! !

A cette minute précise un violent coup de sonnette retentit à la porte de l'allée.